

C'est au désir d'utiliser le talent de madame Cabet [Cabel] dans un rôle approprié à ses qualités, que nous devons le laborieux enfantement du *Château-trompette*. MM. Cormon et Michel Carré ont accepté la mission de découper, de décalquer, dans les livrets du *Bijou perdu* et de *la Promise*, ce qui convenait le mieux à l'étoile de l'Opéra-Comique, et, s'ils n'ont pas fait un chef-d'œuvre, ils ont du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

C'est le duc de Richelieu que ces messieurs ont fait le héros... Ce mot est ici mal venu; changeons noire phrase, elle sera plus agréable à la mémoire de l'élégant débauché dont il est question. Bref, les auteurs ont mis en scène M. de Richelieu faisant ses débuts sur la place de Bordeaux.

Nommé au gouvernement de la province de Guienne [Guyenne], le courtisan grand seigneur arrive à Bordeaux précédé d'une terrible réputation de galanterie. Toute la ville est sur pied, les femmes surtout, pour voir le débarquement de Monseigneur; et les maris, représentés par le trio laid (pardon si cette expression prête au jeu de mots) et respectable, formé par MM. Bourcaut, de Barbézieux et Macondinat, s'ingénient à trouver un moyen de détourner l'orage qui plane sur leurs têtes. Bourcaut surtout, dont la femme a une grande réputation de beauté, ne cache pas le plaisir qu'il aurait à éviter les dangers qu'une présentation de madame Bourcaut à Monseigneur pourrait faire éprouver à son honneur, bien qu'en lui-même, dit-il, il ne considère pas le fait comme blessant; mais il n'aimerait pas à être plaisanté par la ville. Brave Bourcaut, comme cet aveu te rend intéressant!... J'aime mieux M. de Bédarieux, honnête magistrat, sourd comme un pot, et qui crie bravo chaque fois qu'il voit ses deux amis ouvrir la bouche. La conjuration des maris ne trouve rien de mieux que de décider que leurs femmes paraîtront masquées au grand bal que le nouveau gouverneur offre à son arrivée. Champagne, Gascon émérite, qui a fait son chemin dans les antichambres du duc de Richelieu à Paris, est devenu le confident de son maître, et, grâce à son esprit inventif, c'est lui qui découvre, chasse et arrête le gentil gibier dont M. de Richelieu se fait tant d'honneur. A peine arrivé, M. Champagne se met en *campagne* et rencontre précisément mademoiselle Lise, ses amours d'autrefois: on se rappelle les jours heureux où l'on allait rire à la guinguette, on y dansait sur l'air de *la Boulangère* et sur celui du *Carillon de Dunkerque*, plus connu sous un autre titre; mais maintenant mademoiselle Lise est vertueuse, elle aime Olivier Bancelin, un jeune clerc, et refuse tout à son ancien amoureux, même le bal de la ville, que M. Champagne propose de lui faire voir. Cadichonne serait moins scrupuleuse. L'aimable créature qui répond à ce nom est une Bordelaise pur sang, pétulante et vive comme toutes ses compatriotes; elle aime Frigousse, le maître d'hôtel, et c'est pour le bon motif. Elle lui confie ses petites affaires, mais exige de l'heureux mortel tous ses secrets. Pour le moment, Cadichonne est servante chez M. Bourcaut; elle a reconnu Champagne sous sa belle livrée, et songe à tirer parti, en faveur de Frigousse, du crédit du valet sur son maître. D'abord M. Champagne n'est guère flatté de la reconnaissance; mais quand il apprend que Cadichonne est au service de M. Bourcaut, et que le bonhomme veut envoyer en cachette sa femme à la campagne, afin d'éviter de la mener au bal, le rusé gaillard s'humanise, et flaire une belle affaire pour M. de Richelieu. Il entraîne alors Cadichonne et Frigousse renouer connaissance avec lui devant une vieille bouteille que Frigousse offre gaillardement. « Tous les matins, dit cet enfant de la Garonne, je vais à ma cave, je me choisis une bouteille de bon vin, je me la débouche, et je me la bois. » En ouvrière // 66 // exacte, Lise apporte à madame Bourcaut des garnitures de robes; au moment d'entrer, elle est rejointe par Olivier Bancelin, en proie à la plus vive agitation. Un pamphlet circule dans la ville contre le duc de Richelieu; on prétend que le duc emporte constamment avec lui un coffret contenant les portraits de toutes les femmes qu'il aurait séduites, et l'on va même jusqu'à en publier les noms; or, parmi ces noms se trouve celui de madame Bancelin. Coûte que coûte, Olivier parviendra jusqu'au duc pour lui demander raison d'une pareille infamie, car sa mère n'a jamais eu de faute à se reprocher. Il vient donc confier ses chagrins à Lise, et lui dire

qu'elle ne le reverra que lorsqu'il aura sauvé l'honneur *de sa mère*. Lise pense alors qu'en allant au bal du gouverneur elle pourra peut-être obtenir la remise du médaillon; elle engage alors Olivier à remettre sa vengeance au lendemain, et lui fait espérer que d'ici là on peut trouver le moyen de s'assurer si le portrait figure réellement dans la collection du duc. En attendant, elle va porter les parures à madame Bourcaut. La nuit est venue, M. d'e Richelieu court la ville, cherchant aventures, lorsqu'il entend la voix de Champagne chantant une barcarolle; la porte de la maison s'ouvre, et M. Bourcaut sort accompagnant une femme voilée. Champagne se présente, habillé en batelier; il fait un signe d'intelligence au duc, embarque, la femme et part en même temps que le feu d'artifice. La foule n'y voit que du feu.

Richelieu, espérant donc une nouvelle bonne fortune pour célébrer son arrivée à Bordeaux, rentre chez lui pour se préparer à recevoir dignement les hommages de ses nouveaux administrés. Tout entier à l'idée de continuer son rôle de Lovelace, il reçoit assez mal les conseils de son vieil intendant, qui voudrait le voir se ménager un peu plus. Les salons se remplissent de monde; il sort un instant faire acte d'apparition; pendant ce temps, Champagne introduit la dame masquée qu'il croit être madame Bourcaut. Quelle leçon pour M. Champagne, le masque tombe et lui montre Lise toute enrubannée, toute empanachée, maniant l'éventail comme si elle n'eût fait que cela toute sa vie. Le pauvre garçon tremble autant pour la vertu de Lise que pour les reproches que pourrait lui adresser la canne de M. le duc, et voudrait persuader à Lise de renoncer à assister au bal; mais Richelieu se présente, et le voilà dans l'obligation de laisser les choses devenir ce qu'elle pourront. Le duc trouve donc madame Bourcaut très-jolie; Lise, jouant son rôle à ravir, excite Richelieu par d'agaçantes railleries, et le vieux roué est aux anges de la conquête qu'il se promet, lorsque se présente MM. Bourcaut, de Barbézieux et Macondinat; M. Bourcaut tient sous le bras une dame masquée qu'il présente au duc pour sa femme. « Qu'est-ce à dire, pensa Richelieu, suis-je joué? » En fin diplomate, il obtient de la seconde madame Bourcaut le retrait du masque. Champagne, qui a suivi la société, fort inquiet de ce qui pouvait se passer dans le boudoir, part d'un éclat de rire en reconnaissant Cadichonne; Lise, s'abritant derrière son éventail, dit en riant aussi à Richelieu que c'est la servante. Bref, tout le monde rit à se tordre les côtes; Cadichonne seule est fort intriguée. Croyant avoir affaire à la véritable madame Bourcaut., Richelieu se prête de bonne grâce à la plaisanterie, et invite ces messieurs et ces dames à faire le tour du salon. Je passe l'entrée furibonde d'Olivier, qui cherche à faire un esclandre, et la manière peu aimable avec laquelle Champagne le fait mettre tout simplement au violon pour arriver à la scène capitale de l'acte, qui, par parenthèse, aurait pu être plus spirituelle dans ses détails, c'est la scène du souper. Je m'attendais à quelque marivaudage élégant, voire même agaçant; rien de tout cela: Lise endort M. le duc avec deux verres de vin de Bordeaux, et cherche à son aise le portrait de la mère d'Olivier, qu'elle s'approprie délicatement, puis elle s'en va tranquillement dans la voiture de M. Bourcaut.

Au troisième acte, nous sommes à la guinguette: Cadichonne explique à Frigousse comme quoi il lui sera avantageux d'avoir un femme aussi intelligente qu'elle: elle a obtenu pour lui la place de maître-queue de Monseigneur (singulière place pour un cuisinier), et Frigousse ne demande pas mieux que de se réjouir d'une aussi belle position. Si le cœur de Cadichonne et de Frigousse nage dans la joie, il n'en est pas ainsi de celui de Richelieu, et encore moins de celui d'Olivier; Olivier a appris que Lise a passé la nuit à l'hôtel du duc; donc, Lise est coupable: adieu, rêves d'amour! D'un autre côté, Richelieu, furieux d'avoir dormi, et furieux surtout qu'on le sache, promet à Champagne une volée de bois vert dont le maraud se souviendra, car le drôle savait que la femme qu'il avait introduite chez lui n'était pas madame Bourcaut, et c'est un billet écrit par Lise qui le lui atteste. Heureusement que Lise a la

ressource d'une chanson dont les paroles ont un double sens. Le duc entend à demi-mot et s'exécute sans se faire prier. Il affirme à Olivier que Lise est innocente et que madame Bancelin n'a jamais été coupable. Olivier veut bien le croire sur parole. Lise est discrète, elle ne dira pas que le duc a dormi.

Le sujet, comme vous voyez, est- suffisamment gai pour en faire un bon livret d'opéra-comique; mais le dialogue aurait pu être plus spirituel. Les rôles de Frigousse et de Cadichonne sont ceux qui ont été le mieux réussis. Le duc de Richelieu abuse de la permission d'être grand seigneur. Je comprendrai qu'il ne sût ni lire ni écrire; mais à son âge, quand on a vécu comme lui, on est plus séduisant que cela, ou bien sa réputation a été singulièrement exagérée.

Le talent de M. Gevaërt [Gevaert] reste stationnaire, c'est toujours bien mais tout est calcul dans sa musique; rien d'imprévu, rien de chaud, rien de vivace. M. Gevaërt [Gevaert] est savant sans aucun doute, et la science l'a rendu à tel point philosophe, que l'émotion n'a plus de prise, je ne dirai pas sur son cœur, mais même sur son esprit. Sa musique rit à froid, jamais aux éclats, si ce n'est quand elle devient bruyante. Le quintette des rires, au second acte, sur la facture duquel on s'extasie, manque de distinction. M. de Richelieu et son entourage rient comme des laquais; il faut reconnaître que l'agencement musical de ce morceau est admirablement disposé; l'originalité- seule y fait défaut. L'air de Champagne, au premier acte, est tout à fait manqué: point de naturel; la verve du compositeur est aux abois, et l'artiste succombe dans l'interprétation d'un air de faux frontin. On a bissé les couplets de Lise:

Quand le diable devient vieux,

On dit qu'il se fait ermite.

Ce n'est pas qu'ils soient fort originaux; seulement le refrain en chœur se marie habilement aux vocalises de madame Cabel au moyen d'un contre-point présenté agréablement. Ici la science se trouve cachée sous les fleurs, et le public, qui aime encore et toujours qu'on fasse des frais pour lui plaire, a accueilli ce refrain comme il recevait jadis les fraîches inspirations de M. Auber, si bien ornées d'effets simples et savants. La romance d'Olivier:

Hélas! de mon amour pour elle,

Ton cœur ne doit pas s'alarmer...

est cherchée; on l'écoute cependant volontiers. La barcarolle de Champagne déguisé en batelier est commune; en revanche, une // 67 // petite ronde chantée en chœur, dont le caractère aurait pu être vulgaire sans que ce défaut ait pu être un grave reproche pour l'auteur, puisqu'il avait à faire chanter des matelots et des portefaix; cette ronde accuse au contraire une allure soignée, originale; elle est de plus orchestrée vigoureusement, on l'a redemandée.

L'air de Lise, au second acte, est bien conçu, mais froidement écrit; son mérite était de donner à madame Cabel un morceau à roulades. Les deux plus jolis morceaux de la partition sont: le duo entre Lise et Richelieu, et le quintette des rires, qui vient après. L'acte finit par une reprise spirituelle des couplets du premier acte; mais l'effet en est bien moins satisfaisant, lorsqu'il y manque le petit chœur de femmes.

Il y a encore, au troisième acte, un joli duo entre Cadichonne et Frigousse; on en a fait recommencer une partie: je trouve cependant que le style en est maniéré, tourmenté;

**L'UNIVERS MUSICAL, 5 mai 1860, pp. 65-67.**

je passe sous silence deux ou trois sortes de complaintes, marivaudées par Lise, dans le genre des couplets de *la Promise*.

Il était une fillette;

Dame! on m'a raconté ça.

Lorsqu'une chose est à sa place, elle fait toujours de l'effet; mais à chaque acte Lise explique la position dans des couplets dont les paroles sont à double entente, cela est plus que fastidieux. En outre, M. Gevaërt [Gevaert] n'a pas la grâce ni l'élégance de Clapisson. N'est pas français qui veut!!

**L'UNIVERS MUSICAL, 5 mai 1860, pp. 65-67.**

Journal Title:	L'UNIVERS MUSICAL
Journal Subtitle:	JOURNAL LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE
Day of Week:	Saturday
Calendar Date:	5 May 1860
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°9
Year:	8 <sup>ème</sup> année
Series:	None
Issue:	5 Mai 1860
Livraison:	
Pagination:	65-67
Title of Article:	Revue des Théâtres Lyriques.
Subtitle of Article:	Opéra-Comique: <i>Le Château-Trompette</i> , opéra-comique en trois actes, libretto de MM. Cormon et Michel Carré, musique de M. Gevaërt [Gevaert].
Signature:	Philibert MARTIN
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front Page and Internal Text
Cross-reference:	None